

Une heure et demi que je suis parti. L'an dernier déjà, j'avais relié Urumqi à Turfan à vélo avec Thècle. Le vent avait la même force, mais soufflait dans l'autre sens. Sur des bicyclettes pourries, nous étions venus à bout en une seule journée des 170 kilomètres qui séparent les deux villes. J'ai mis cette fois 1200 yuans (120 euros) dans ce Giant : une petite fortune pour ici. J'y ai rajouté mon porte-bagages et les sacoches offertes par mon facteur.

Chaque kilomètre est une lutte. Leur nombre ridicule ferait plaisir à mon docteur qui m'a conseillé de « commencer doucement » ou, encore mieux, de ne pas partir du tout. Après avoir diagnostiqué une rotule « trop basse », son verdict était sans appel : « Le vélo, théoriquement, ce n'est pas pour vous.

— Cerdan avait bien des petites mains, ai-je répliqué. »

Dix kilomètres plus loin, une sirène de flic me chatouille les tympans. Le poulardin semble moins surpris par mon vélo que par mes cheveux qui tiennent en l'air tous seuls. L'autoroute a beau ne pas être très fréquentée, les vélos n'y sont pas admis. Je refuse sa proposition de monter à bord de son pick-up. Me laisser ramasser sans sourciller dès le premier jour, quand même, ce ne serait pas très héroïque... J'en rêve pourtant... Qu'il me mette les menottes, me projette à terre, qu'il me donne même des coups de pieds, mais qu'il me fasse avancer de quelques bornes... Juste quelques bornes...

Il renonce tout de suite à son idée. « Prenez la sortie dans deux kilomètres », m'ordonne-t-il avant de disparaître. Quelle désinvolture !

Je traverse un champ d'éoliennes qui tournent plus vite que les réacteurs d'un A380. Du sable et des graviers s'étendent à perte de vue. À peine parti et je ne suis déjà plus que l'ombre de moi-même. Le vent a recouvert mes mains d'une fine couche de crasse, mon nez coule, mes yeux pleurent et mes pores transpirent. Est-ce bien le François Picard qui était il y a peu à la conférence de presse de tel syndicat patronal ? Engoncé dans ma belle veste, je prenais garde à ne pas me tâcher avec la graisse de mon croissant...

Petit point de relief sur un horizon plat et caillouteux, j'aperçois un baraquement qui peut m'offrir quelques minutes de répit. Pas un

Mao et une petite statue de Bouddha. Le Grand Timonier avait l'air d'ailleurs un brin agacé. « Mao n'aimait pas Bouddha, je rappelle à cette charmante Han.»

Elle n'a rien à me répondre. Et puis, dans le village natal de « Soleil Rouge », on vient bien prier et faire des offrandes sous sa statue ! Un comble pour un dirigeant communiste. Des couples stériles viennent même à Shaoshan dans l'espoir qu'il leur rendra leur fertilité et en profitent pour jeter un œil à son slip XXL qui trône dans un musée pas loin.

Alors pourquoi ne pas mêler ce qui ne devrait pas l'être ? J'imagine Joey Starr chantant « Alors nous partageons le vin et le fromage, et nous croyons une heure faire partie du voyage ». Que penserait-il de mon aventure ? La trouverait-il ridicule ? Grandiose ?

Cette manière de voyager n'est-elle pas la manière de se surpasser la plus démocratique qui soit, accessible aux riches comme aux pauvres, aux Noirs comme aux Blancs ? Je dépense quelques euros par jour et me sens l'homme le plus riche du monde ! J'apprends sur les autres, je réfléchis sur ma vie, sur la cohabitation des langues et des cultures, sur le prix du papier et sur l'amant de ma sœur. Les gens ici m'admirent, mes proches en France m'admirent, des inconnus en France m'admirent et moi-même je m'admire aussi de plus en plus devant mes difficultés à avancer aujourd'hui.

Comme l'association Seuil, un marcheur proposait il y a quelques années à des délinquants de traverser la Roumanie à pied. Pour la première fois, ils étaient admirés pour un exploit autre que des vols de voitures ou des agressions. Une de mes copines emmène des jeunes en « recherche de sens » traverser le désert en Deuche pendant six mois, à travers Maroc, Mauritanie, Mali et Niger. Au milieu des dunes, on peut péter les plombs, bien sûr. Ça déstabilise un peu le désert. On est face à soi, à la nature et aux étoiles. On doit alors avancer et chercher au-delà de tous nos masques ce qui reste à l'intérieur !

Enfin, je la vois. La grosse montée en lacets... Je suis seul sur une voie réservée aux voitures. J'attaque tranquillement. J'ai des ressources. Petit braquet, semoule. Je tire sur les pédales. Au bout

sont pas enregistrées sur le système informatique et il nous amène un menu en papier avec une liste de tubes qui ont dû faire rêver ma grand-mère. Je passe à la moulinette le plus récent, *Ne me quitte pas*. Le clip, dont je profite trop peu, nous amène dans un Paris filmé en plans longs dans les années 80. Ce sont les bus, les coiffures et les vêtements de mon enfance. Dans un décor à la fois familier et étranger, j'ai à nouveau huit ans.

Les jeunes reprennent le micro. Ma voisine Muriel devrait étudier dans une école de commerce à Montpellier l'an prochain. 20 ans, tellement chinoise, sera-t-elle heureuse parmi nous ? Plaira-t-elle aux garçons français ? Couchera-t-elle avec eux ? Saura-t-elle se laisser séduire ? Les questions défilent dans ma tête alourdie par la digestion des marshmallows.

« Tu sais, tu peux fermer les yeux. On fait tous ça parfois ! »

Me voilà quelques instants plus tard dans le bus. On ne peut pas dire que cette journée de pluie fut des plus intéressantes. Hier, des journalistes locaux sont venus filmer le Français qui fait un voyage à vélo sans vélo.

« Nous avons déjà interviewé un voyageur qui comme vous avait perdu son vélo, m'avait confié la journaliste.

— Je ne l'ai pas perdu.

— Oui, pardon. En tous les cas, suite à ce reportage, un industriel lui en a racheté un neuf »

Je n'ai pas le temps d'attendre un mécène et la partie financière de cette histoire n'est pas la plus importante. Le nouveau vélo devrait me coûter une centaine d'euros. C'est davantage l'aspect pratique qui m'ennuie : il n'y a pas de sacoche de guidon digne de ce nom à Xian et la mienne n'a plus de fixation. Et bien sûr, le coup est rude pour le moral.

Depuis cet incident, chaque nouvelle rencontre me détaille l'histoire des vélos qui lui furent volés dans cette ville...

Tout d'un coup le voilà ! Là-bas dans la rue. À travers la vitre, je le vois. Jaune, avec la fixation de ma sacoche avant de guidon, il n'y a aucun doute possible. Je bondis à l'avant du bus, supplie le chauffeur de m'ouvrir, cours à sa poursuite à travers la grande avenue. Un

être par des similitudes dans nos histoires. Toute sa famille est atteinte de différentes maladies graves. Sa grand-mère de leucémie, sa mère « d'une maladie qui a pour effet de la brûler de l'intérieur », etc. Il connaît comme moi les médecins qui vous baladent d'examens en examens et de spécialistes en spécialistes... Il y a trois jours, sa mère a failli se faire emporter par une nouvelle crise.

Dès qu'elle sortira de l'hôpital, il traversera l'Océan Pacifique pour lui appliquer la médecine chinoise ou la fera venir ici. Il y a quelques mois, alors qu'elle était de passage en Chine, un médecin était parvenu à améliorer immédiatement ses problèmes de brûlures de peau. Était-ce parce qu'elle était heureuse d'être ici, heureuse de le voir ? Matt n'en sait rien.

« La médecine chinoise n'est pas supérieure dans tous les domaines, reconnaît Matt. Interventions chirurgicales et épidémies comme le SRAS restent mieux soignés par les Occidentaux. Ça ne sert à rien d'aider le corps à sortir d'un déséquilibre quand celui-ci est dû à une cause exogène.

— Mais les deux médecines peuvent-elles cohabiter, se compléter comme le yin et le yang ?

— Ce n'est malheureusement pas ce qu'il passe. Aujourd'hui, la médecine chinoise s'occidentalise. De plus en plus de docteurs raisonnent en disant “tel symptôme doit être guéri par tel remède”. Je boycotte les cours de mes profs qui enseignent de cette manière. Avec ces nouveaux réflexes occidentaux, c'est dur de trouver un médecin chinois qui intègre toutes les théories des équilibres du corps humain qui sont les fondements de cette médecine.

Je vais pour réclamer un verre de liqueur supplémentaire quand j'aperçois soudain une grande silhouette fine entrer dans la salle avec un sac à dos et une paire de sacoches dans les mains. Ce n'est pas une surprise, il y a quelques jours j'ai reçu ce mail pour le moins laconique : « Finalement, je ne pars pas à Cuba. Est-ce que je peux venir avec toi en Chine ? Dis-moi dans quelle ville je peux te retrouver. Bidi ».

« Salut grosse merde », m'apostrophe-t-il.

Le voilà donc tel que je l'ai laissé il y a quelques mois. Issus de la